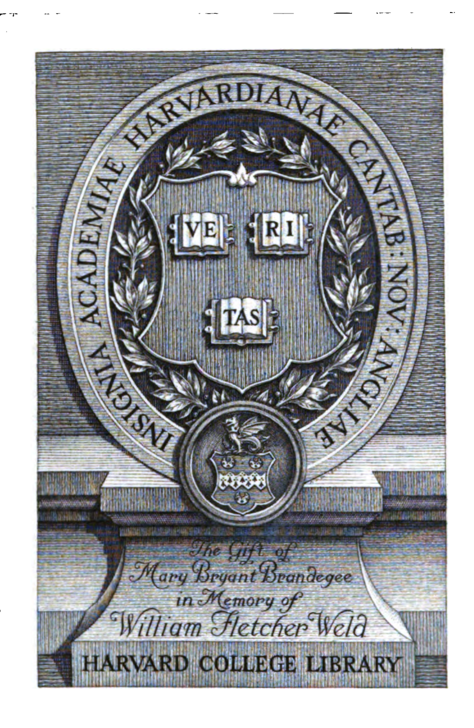


42546
6.5
WIDENER
HN TbHQ W
Digitized by Google


INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY



GUSTAVE RINGAL

LE VIDAME

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29

1873


NEW-YORK
UNIVERSITY-PLACE

LE VIDAME

COMÉDIE EN UN ACTE


J. Claye. Imprimeur
S. Benoit 7. à Paris

GUSTAVE RINGAL

LE VIDAME

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29

1873

AU POËTE LÉON VALADE

CETTE COMÉDIE EST DÉDIÉE

PAR SON AMI,

G. R.

PERSONNAGES.

Le duc Saturne.

Nuremberg.

Sforzando.

Zinzolin.

Procope.

Colombe.

Véronique.

Officiers.

Pages.

Un Négrillon.

Dans l'Ombilicate, au XIX[e] siècle.



LE VIDAME

Au premier plan, à droite, une maison. — Porte au rez-de-chaussée, fenêtre au premier étage. — Lierre, clématites, vigne-vierge tapissant la façade. — Au premier plan, à gauche, un petit ruisseau. — Au second plan, à droite, la grille d'un parc à l'italienne. Grands arbres bleuâtres. A travers la ramure, le ciel se montre par éclaircies. — La grille ferme une longue allée bordée de statues et de grands vases. — Au fond, à l'extrémité de l'allée, un château de marbre blanc et rose. — Le jour naît.

SCÈNE PREMIÈRE.

VÉRONIQUE, COLOMBE.

COLOMBE, en brassières, soulève un coin de la jalousie, et crie à Véronique qui sort, un petit panier au bras.

Bonjour, mère, et faites un heureux marché.

VÉRONIQUE, fermant la porte.

Bonjour, ma mie, et vous tenez sage jusqu'à mon retour. (Elle sort par la droite, et Colombe laisse retomber la jalousie. — Au moment où Véronique disparaît et où Colombe laisse retomber la jalousie,

Zinzolin, sa guitare à l'épaule, apparaît à gauche, saute lestement le ruisseau, et arrive sous la fenêtre.

SCENE II.

ZINZOLIN, sous la fenêtre, COLOMBE, dans la maison.

ZINZOLIN, arrivant.

Cette fois-ci, je crois que j'arrive à point. Ni en avance, ni en retard, exact comme un bourgeois. (Il regarde le ciel.) Ma foi oui, et je le regrette presque. Elle ne me grondera pas, ce qui est fort dommage, car elle gronde si bien, mais si bien, mais si bien, que c'est se voler sottement que d'éviter sa jolie colère. (Contrefaisant une conversation entre Colombe et lui.) « A l'heure du berger, mon petit Zinzolin; faut-il donc te le dire chaque matin? Ne viens pas avant; ma mère ne part pour le village qu'à l'heure du berger. — Oui, ma Colombe. — Mais ne viens pas après non plus, mon mignon, tu sais, ou je serai fâchée. — Ni avant ni après? Alors pas du tout. C'est bien, et je me le ferai savoir. — Comment, monsieur, et pendant! comptez-vous pendant pour rien! Venez pendant, si vous ne me voulez trouver morte à la vesprée : adieu, mon fils. — Adieu, ma fille. — Allez-vous-en, monsieur, je vous déteste! — Rentrez chez vous, madame, je vous hais! — Je t'adore, mon cœur! — Je suis à tes pieds, mon astre! » (S'approchant de la fenêtre, il appelle.) Colombe?... Rien... Colombe, ma mie?... Rien... Est-ce que ma montre avancerait, par hasard?

(Il regarde le ciel.) Non; elle va bien. Le ciel est épousseté comme un marchand hollandais et il n'est si malin astrologue qui y dénichât un grain de poussière. Ah! si, encore une étoile. J'ai tort. Bah! pour une! (Il appelle de nouveau.) Ma Colombelle?... (Il fait une pause, puis appelle encore, et très-précipitamment.) Mon amour, ma vie, mon âme, mon trésor?... (Se frappant le front comme quelqu'un qui se souvient de quelque chose.) Ah! c'est vrai! c'est vrai! Je ne me souvenais plus! Elle tient aux us patriarcaux et n'entend répondre qu'aux interpellations langoureuses de la guitare. (Il décroche sa guitare et contrefait de nouveau, tout en l'accordant, un dialogue entre Colombe et lui.) Frum! frum! — « Surtout appelle-moi avec ta guitare, c'est si gentil! — Oui, ma charmante. — En me donnant un autre nom que le mien, comme on faisait autrefois, pas vrai? — C'est entendu. — Et n'oublie pas d'avoir l'air bien désolé, bien désolé, parce que c'est plus gai. — Assurément. Frum! frum! — Tu me supplieras, là, fort amoureusement, fort languissamment, et moi... — Et toi?... — Eh bien! moi, je te répondrai: Nenni, monsieur, je vous veux être cruelle... Oh! je t'en prie!... D'ailleurs, si vous faites autrement, monsieur, je ne vous répondrai pas... — Ah! — Non, monsieur. — Ah! — Non, monsieur. — Ah! — Si!... je te répondrai tout de même. Comment veux-tu... mais apporte ta guitare, mon cœur. Tu l'apporteras, dis? — Parbleu. — Et me chanteras un joli sonnet?... — A coup sûr. — Un sonnet fait pour moi? — Certes. » (Tirant quelques accords de sa guitare.) Frum! frum! frum!... briiin! briiin! iiin, in, in!... Me voilà

prêt. Un autre nom que le sien, un autre nom que le sien! Diable! Le sien est bien joli pourtant, et si je ne l'appelle Colombe, je ne vois guère qu'Iris qui me puisse aller. Oui, Iris. C'est cela, Iris... (Il se met à chanter en s'accompagnant. Colombe, derrière la fenêtre, soulève de temps à autre un coin de la jalousie, de façon à n'être vue que du spectateur. Elle sourit, toute joyeuse, chaque fois qu'a lieu ce jeu de scène.) — Chantant.

Iris, je me meurs de tristesse,
Et si vous repoussez encor
La prière qu'il vous adresse,
C'en est fait du pauvre Alcindor.

COLOMBE, soulevant un coin de la jalousie, en riant.

Tarare!

ZINZOLIN, chantant.

On dirait que l'heure vous presse,
Cruelle, de me savoir mort...

COLOMBE, même jeu.

Sans doute.

ZINZOLIN, chantant.

Faites donc un suprême effort
Et soyez un peu moins tigresse.

COLOMBE, même jeu.

Point du tout!

ZINZOLIN, chantant.

Ordonnez ce qu'il vous plaira,
Belle princesse, on le fera;
Pieds et poings liés je me livre...

COLOMBE, même jeu.

Nenni!

ZINZOLIN, chantant.

En revanche, je ne veux rien,
Si ce n'est le souverain bien :
Laissez-moi vous aimer, pour vivre!

COLOMBE soulève entièrement la jalousie et rit aux éclats d'un petit rire perlé en envoyant à pleines mains des baisers à Zinzolin.

Tiens! je t'adore!

ZINZOLIN, lui rendant ses baisers.

Bonjour, m'amour!.. Eh bien! suis-je selon ton cœur?

A ce moment le duc Saturne et Nuremberg, que l'on voyait depuis le lever du rideau s'avancer gravement par la grande allée du parc, arrivent à la grille. Le duc s'arrête tout à coup. Nuremberg en fait autant. Le duc ouvre vivement la grille, fait un pas en avant, et s'arrête de nouveau tout à coup, les mains derrière le dos. Nuremberg fait de même.

COLOMBE, répondant à Zinzolin.

Tu es un ange!

ZINZOLIN, avec une modestie feinte.

Oh! rien que cela.

COLOMBE.

Tu es un petit agneau pascal.

ZINZOLIN, même jeu.

Oh! rien que...

COLOMBE.

Tu es un adorable Jésus chéri!

ZINZOLIN, même jeu.

Oh!

COLOMBE.

Tu es un amant charmant, ravissant, affriolant, sémillant, et dont toute sa vie durant on verra Colombe raffolant.

ZINZOLIN.

A la bonne heure, ma jolie mésange! Et pour vous réparer le bec après cette mignonne kyrielle, descendez, je vous prie, et me venez baiser autrement qu'en effigie.

COLOMBE.

Oui, mais joue encore un peu... (Voyant que Zinzolin fait une petite grimace.) Oh! je t'en supplie, mon fils! Ma mère vient de partir à peine et je ne suis quasi point vêtue... Faut-il pas que je fasse un brin de toilette pour avoir comme toi un petit air tout à fait...

ZINZOLIN.

Tout à fait quoi?

COLOMBE, lui envoyant des baisers, puis refermant très-vivement la fenêtre.

Mais tout à fait galant, mon galant. (Zinzolin reprend sa guitare et répète, sans chanter les paroles, les dernières mesures de son aubade.)

SCÈNE III.

SATURNE, NUREMBERG, ZINZOLIN.

SATURNE, se tournant vivement vers Nuremberg.

Nuremberg, j'ai besoin d'un conseiller aulique. Ne trouves-tu pas que cet homme joue admirablement de la guitare? Parle sans détours.

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!...

SATURNE.

Parle sans détours, je te le permets. D'ailleurs, son habit est magnifique.

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!...

SATURNE.

C'est bien, et ton assentiment me fait plaisir. Cependant, si l'avis est motivé, c'est avec un enthousiasme calme et qui n'exclut pas la mesure. Ne m'approuverais-tu pas?

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!...

SATURNE.

Enfin, passons! L'homme d'État n'a point à s'arrêter aux bagatelles de la porte; l'essentiel est qu'il soit entouré

de conseillers fidèles. Je plains les princes dont une nuée de courtisans obscurcit la gloire. Fais-moi le plaisir d'appeler ce guitariste. Non, allons vers lui. C'est plus familier en apparence, mais au fond c'est plus conforme à la dignité grand-ducale. (Ils s'approchent de Zinzolin.) L'ami, quel est ton nom?

ZINZOLIN, s'inclinant.

Monseigneur!

SATURNE, le relevant.

Tu ne t'inclines pas normalement. L'épine dorsale doit faire un angle droit avec les tibias. Telle est la règle. Au delà de quatre-vingt-dix degrés c'est de la platitude; en deçà c'est de l'inconvenance. — Quel est ton nom?

ZINZOLIN, presque hardiment.

Zinzolin, monseigneur!

SATURNE.

Très-bien. Nuremberg, vous remettrez cet homme ès mains du grand maître de nos ballets; il est essentiel qu'il sache saluer. (A Zinzolin.) Je te fais chambellan.

ZINZOLIN, stupéfait.

Chambellan! moi!... moi, seigneur-duc!

SATURNE.

Oblige-moi de ne pas m'interrompre. Je te fais chambellan. Es-tu gentilhomme?

ZINZOLIN, même jeu.

Mais... vraiment, monseigneur!... je ne sais...

SATURNE.

Tu n'es pas gentilhomme, c'est bien, tu le seras. Je te fais vidame. (A Nuremberg.) Nuremberg, mon ami, vous me paraissez abasourdi par tout ce que vous me voyez faire. (Élevant la voix.) Par la mort Dieu! aviez-vous cru que nous avions des préjugés et que nous étions un grand-duc médiocre?

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!

SATURNE, se radoucissant.

J'accepte tes excuses. Décroche ton portefeuille et inscris provisoirement nos volontés. La pièce sera régularisée plus tard au bureau du grand-scel. (Nuremberg décroche l'immense portefeuille qu'il porte en bandoulière et écrit. Saturne à Zinzolin.) Seigneur vidame, vous avez dix minutes pour mettre ordre à vos affaires.

ZINZOLIN, s'inclinant.

Enfin, monseigneur,... pourtant...

SATURNE, le relevant.

C'est mieux, mais plus de moelleux dans le finale. Tu arriveras à saluer très-bien. Sois au palais dans dix minutes.

ZINZOLIN, avec irrésolution.

Cependant,... monseigneur...

SATURNE, à Nuremberg.

Nuremberg, il est l'heure que notre grand maître des cérémonies nous a fixée pour la chasse. Viens avec moi passer un uniforme. Je suis un monarque absolu, mais ma plus grande joie est de distinguer le mérite partout où il se rencontre. Témoin ce jeune guitariste. Je tiens à ce qu'il porte d'argent à trois merlettes de sable, deux en chef et une en pointe. Tu feras mettre dans les gazettes un résumé de ces faits mémorables. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ZINZOLIN, seul.

Vidame! chambellan!... Moi!... moi, Zinzolin!... Sans conteste, c'est bien à ma personne que j'ai l'heur de parler... (Il se palpe les bras et les jambes.) Oui, ce m'en a tout l'air... Pourtant, j'ai absolument besoin de la haute estime où je me tiens pour être convaincu,... et j'éprouve instinctivement comme un vague souci de me constater à moi-même mon identité... (Il fouille ses poches.) Pas le moindre papier sur moi... Voyons, une carte, une enveloppe, une photographie, un rien!... Ah! mon mouchoir. (Il regarde le coin de son mouchoir.) C'est bien là mon chiffre,...

et j'appartiens parfaitement à ce petit meuble... Je suis bien moi... (Une pause.) D'ailleurs, « Je pense, donc je suis, » a dit Cartesius; c'est péremptoire, et je m'y tiens. (Une pause.) Vidame!... chambellan!... Ah! non!... Ah! non! (Il rit.) Ha! ha! ha! ha! ha! (Après avoir ri, se redressant peu à peu.) Et pourquoi pas, après tout? Est-ce donc la première fois que les veilles pénibles et obstinées, que la probité éclatante, que les dons heureux de la nature agréablement mariés à ces dons non moins heureux qu'engendre un labeur persévérant et utile, obtiennent une récompense noblement poursuivie et encore plus noblement acquise!... Ah! jamais! je parle comme un député du tiers. Fi!... pouah!... (Une pause.) — Or çà, monsieur le vidame, que faites-vous céans? (Il songe un instant.) C'est juste, j'attends Colombe!... Colombe! Mais il me semble que la péronnelle se fait bien désirer. (Il appelle très-cavalièrement.) Holà! hé, la fillette!.. (A mi-voix.) Si je partais?... Non, ce serait de mauvais goût. (Il appelle encore.) Hé, la belle!... Par le nombril de notre très-saint P... (A ce moment Colombe sort de la maison et tire la porte après elle.) Ah! enfin!... (A part.) C'est pourtant dur de lui briser le cœur... Bah! puisqu'il le faut!... Mais brisons-le lui galamment. Oui, brisons-le lui galamment. (Colombe, après avoir fermé la porte, accourt toute joyeuse. Zinzolin fait un pas vers elle et lui baise la main.) Belle dame, j'ai failli attendre!

SCÈNE V.

COLOMBE, ZINZOLIN.

COLOMBE.

Me voici !... (Voyant que Zinzolin lui baise la main.) La main !... Et depuis quand baise-t-on la main à qui vous tend les lèvres ?

ZINZOLIN.

Ma foi, c'est juste, et vous avez raison... (Il l'embrasse.) Ce museau est toujours d'un goût exquis... (Lui tenant le menton.) Vous permettez... (Il l'embrasse encore.) Oui, d'honneur, il fleure l'ambre et le benjoin. Aussi ce m'est vraiment fort méritoire...

COLOMBE, se récriant.

Ah !... sans plaisanterie, monsieur ?

ZINZOLIN.

D'y renoncer, belle dame, oh ! d'y renoncer seulement. Comment avez-vous pu croire...

COLOMBE.

Quoi !... qu'est-ce ?... que veux-tu dire ?... Renoncer à moi !... (Zinzolin se tait.) Mais parle donc !... Qu'as-tu ce matin ? Tu n'es pas mon Zinzolin de chaque jour. Je ne te reconnais plus...

ZINZOLIN, avec un peu de raillerie.

Il se peut, et je ne m'en défends pas. C'est que, aussi, il s'est passé tant de choses depuis tantôt! Pour ne vous rien céler, ma charmante, à tout ce que vous saviez déjà d'avantageux sur ma personne, faites-moi la faveur grande d'ajouter que me voilà désormais vidame...

COLOMBE, l'interrompant.

Vidame!... Es-tu fol?... Perds-tu l'esprit?... Oh! Zinzolin, mon petit Zinzolin!

ZINZOLIN, emphatiquement.

Vidame et chambellan du duc Saturne, madame!

COLOMBE, suppliante et étonnée.

Oh!... voyons!...

ZINZOLIN, digne.

Eh! mon Dieu, chère madame, voilà bien de la surprise pour une chose toute naturelle, et en vérité votre étonnement ne m'est guère flatteur!... Mais, au surplus, vous étiez là-haut quand Son Altesse a daigné consacrer des droits qui n'attendaient plus pour être effectifs que la justice du prince. Il n'est pas possible que vous n'ayez rien entendu. (Montrant du doigt la fenêtre.) Justement, votre miroir pend encore à votre fenêtre.

COLOMBE, désolée.

Et comment aurais-je entendu, puisque je me mirais!...

ZINZOLIN.

C'est juste. Eh bien, madame, sachez donc que tandis que je me consumais avec accompagnement de guitare en l'honneur de ces deux astres que vous nommez modestement vos yeux, le duc est venu à passer. Il s'arrête, il écoute, il est fasciné, transporté, subjugué, et quand j'ai fini, il s'avance vers moi, il s'informe de mon nom, de mes titres, tombe dans la stupéfaction de ce que tant de génie s'allie à tant d'obscurité, et répare aussitôt cette injustice du sort et des hommes. Vous comprenez par suite, ma mie, qu'entre vous et moi désormais... Enfin, bref, mon gendre, tout est rompu.

COLOMBE, suppliante.

O Zinzolin, mon petit Zinzolin, ne me parle pas ainsi, ne me dis point de ces duretés-là !

ZINZOLIN.

Cependant, madame, à qui ne sait pas le mensonge, il ne reste pour toute ressource que la vérité. Et même, à vous le déclarer net, il ne me paraît pas que vous me sachiez tout le gré qui m'est dû pour la courtoisie que j'apporte en une mission qu'en réalité ma délicatesse seule me rend pénible.

COLOMBE, changeant de ton.

Ah ! c'est ainsi que vous le prenez, monsieur ?

ZINZOLIN.

Mais on le dirait presque, ma mie.

COLOMBE.

C'est comme cela que vous l'entendez?

ZINZOLIN.

Ma foi oui, si cela ne vous dérange pas trop.

COLOMBE.

C'est sur ce ton que vous prétendez continuer?

ZINZOLIN.

Mais sans doute aucun, à peu de chose près.

COLOMBE, reprenant son premier ton.

Oh! non, tiens, non, je ne veux pas me fâcher avec toi, je ne saurais pas. D'ailleurs, à quoi bon? je devine bien que tu veux rire et me faire peur. Zinzolin m'a promis de m'épouser, et Zinzolin est trop gentil, trop galant, trop charmant pour ne pas tenir la promesse qu'il a faite à sa petite Colombe.

ZINZOLIN.

Eh! certes oui, si cela se pouvait. Mais, voyons, sois raisonnable... que diraient mes aïeux?

COLOMBE.

Tes aïeux!

ZINZOLIN, avec dignité.

J'en aurai, madame... (Avec bonhomie.) Eh ! mon Dieu, je ne suis ni cruel ni injuste, et n'exigerais point que tu fusses d'épée pour rester comme devant ton serviteur. Assurément. Tu serais seulement de robe, seulement même de bourgeoisie, que je te dirais comme par le passé : Tope-là !... Mais songe à ton père ! à ton père disparu depuis quatorze ans, à ton père mort au vu et au su de toute la comté esclave chez le marquis de Tunisie !... Le bel ancêtre à cataloguer, et comme il aurait grande allure dans la généalogie de ma descendance ! Un homme, ne fût-il pas encore père, se doit avant tout à ses enfants, madame, et il me peine pour vous qu'il vous le faille apprendre !

COLOMBE, avec chagrin.

Monsieur, est-ce ma faute, à moi, si les galères de Malte font mal leur devoir ?

ZINZOLIN.

Tu le veux, j'y consens, la faute en est au Grand-Maître. Mais ta mère, Colombe, ta mère ! Tu ne diras pas que les galères de la religion aient rien à démêler en son affaire ?...

COLOMBE.

Eh bien, monsieur, ma mère, que lui reprochez-vous ?

ZINZOLIN.

Ah! rien à coup sûr, une babiole, la moindre des choses, un soupçon d'imperfection... et encore?... Ratatinée, ridée, parcheminée, trois dents vêtues de deuil qui errent mélancoliquement comme des ombres dans un palais désert, et, pour parfaire ce bouquet de qualités charmantes, l'agréable monomanie de pleurer son vieux Procope alliée à cette modestie exquise de se croire poursuivie, aimée, idolâtrée, adorée de tous les hommes... L'admirable duègne à figurer à la cour dans le quadrille grand-ducal!

COLOMBE.

Monsieur, respectez ma mère!

ZINZOLIN.

Ah! certes, comptez-y! et si jamais le sort perfide nous jette elle et moi en une île déserte, épargnez-vous de nous envoyer un officier de l'état civil... sinon pour les décès.

COLOMBE, à bout d'arguments.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse!

ZINZOLIN.

Mais, véritablement, ces filles de village sont d'un naïf!... Il me semble pourtant, ma chère, que ce qui vous arrive devait être pour vous cas prévu. Car enfin, nous autres gentilshommes, quand nous faisons la cour à une

enfant comme vous, ce n'est jamais, personne n'en ignore...

COLOMBE, même jeu.

Mais tu n'étais rien, Zinzolin, tu n'étais rien... et je ne prévoyais pas...

ZINZOLIN.

Vous deviez prévoir, madame, vous deviez prévoir. On va plutôt chez le nécroman... Est-ce ma faute, à moi, si vous n'êtes pas plus avisée qu'une mauviette?... En vérité, ce serait plaisant, ma mie, que vous fissiez les inconséquences et que j'en subisse la peine. (Il lui baise la main.) Adieu, charmante... (Regardant le ciel.) Ah! vingt-cinq minutes. Il y a un quart d'heure que le duc m'attend! (Il fait un pas pour s'en aller.)

COLOMBE, le retenant.

Zinzolin, ne t'en vas pas! Zinzolin, je te pardonne tout!

ZINZOLIN.

Mon amitié vous reste, la belle enfant. Usez de mon faible crédit ainsi qu'il vous agréera, et si une recette particulière, sur vos vieux jours... ou même tout de suite... et que je sois assez puissant... Enfin, bref... adieu, adieu... (Lui baisant de nouveau la main, tandis qu'elle pleure un peu.) D'honneur, il faut avoir une vertu d'enfer pour ne vous sacrifier pas la vidamie. Mais votre mère, songez à votre mère!... Ce n'est point de vous que triomphe

mon courage, c'est d'elle, belle Colombe. Trois dents!... et quand on les voit, on ne regrette pas les autres... (Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

COLOMBE, seule.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon doux Jésus! Et moi qui voulais être mariée à la Saint-Pamphile comme Isabelle, ma cousine! Que vais-je devenir?... C'est affreux!... Zinzolin, je t'aime! reviens! Tiens, vois, Zinzolin, mon petit Zinzolin, je pleure! hi! hi! hi! hi! (Cessant de pleurer aussitôt.) Drôle! coquin, méchant, pendard, laid, vilain!... Mais c'est une infamie, cela! Et la belle cornette blanche toute tuyautée, que je m'étais commandée, avec un point d'Angleterre haut de ça? (Elle pleure.) Hi! hi! hi! hi! Puis ma marraine qui me devait donner un petit tablier rose... hi! hi! hi!... et bleu! hi! hi! hi! rose et bleu, que vais-je devenir!... Sans compter que j'aurai, viennent les hirondelles, quinze ans passés! Oh! c'est affreux!... Et je me vengerai! vous verrez! Oui... Mais comment? je ne sais pas, moi... Enfin, si je ne me venge pas, je me tue... C'est sûr! Qu'on n'essaye pas de me dissuader. (Après une petite pause, souriant tout à coup.) Ah!... mais... M. le sénéchal!... (Elle saute joyeusement.) Oui, M. le grand sénéchal... il est tout à fait sot de moi, il m'adore, il me jure qu'il m'épousera quand je voudrai... et lorsqu'il me parle, il me fait toujours rougir. Je cours épouser M. le

sénéchal !... (S'arrêtant, puis commençant par faire une petite moue et finissant par pleurer.) Oh! pourtant, il est si ennuyeux! il est si chassieux! il est si vieux! il est si goutteux!... (Sautant de nouveau joyeusement.) Qu'est-ce que cela fait? Zinzolin sera désolé. J'y cours! (Pleurant de nouveau.) Mais non, il ne sera point désolé puisqu'il ne m'aime plus! (Sautant de nouveau.) Mais si, il sera désolé parce que je prendrai avec M. le sénéchal des petits airs tout à fait mignons! (Pleurant de nouveau.) Mais non, il ne sera point désolé puisqu'il ne veut plus être jaloux!... Pauvre petite cornette blanche! hi! hi! hi! hi! Pauvre petit tablier rose! hi! hi! hi! hi!... et bleu! hi! hi! hi! hi!... (On entend dans le lointain le son du cor, qui va en se rapprochant.) Mais!... oui, j'entends la chasse du duc!... c'est bien elle!... Oh! si le duc... Je veux me jeter aux genoux de monseigneur! je veux bien le prier, bien le supplier, et il me rendra mon Zinzolin, mon petit Zinzolin! (Le duc entre avec sa suite.)

SCÈNE VII.

COLOMBE, SATURNE, NUREMBERG, OFFICIERS, PIQUEURS.

SATURNE, à Nuremberg.

J'ai noté sur mes tablettes que je tuerais un dix-cors aujourd'hui. Tout est-il préparé pour cela?

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!

SATURNE.

Je n'attendais pas moins de ta part. (A Colombe, qui cherche à s'approcher.) Belle dame, vous désirez me parler?

COLOMBE.

Oh! oui, monseigneur!

SATURNE.

Approchez. Je suis un père pour mes sujets. (La regardant de plus près.) Tiens! mais vous êtes la fillette à qui Sforzando fait la cour. Notre sénéchal a le goût délicat. Abrégez!

COLOMBE.

Oh! monseigneur, M. le sénéchal me fait la cour, mais je ne l'aime pas, monseigneur Saturne, je ne l'aime pas. C'est Zinzolin que j'aime!

SATURNE.

Je vous en félicite, il est habile guitariste. Mais abrégez. Songez, de grâce, que ce que nous faisons, c'est de l'histoire.

COLOMBE, avec effusion.

Monseigneur, rendez-le-moi!

SATURNE.

En vérité, ma mie, vous avez peut-être du bagout,

mais point du tout le langage des cours. Voudriez-vous dire qu'il ne vous veut plus épouser?

COLOMBE.

Oui, monseigneur, depuis qu'il est vidame.

SATURNE.

Et Sforzando?

COLOMBE.

Mais, monseigneur, je n'aime point M. le sénéchal. Oh! je suis bien malheureuse!

SATURNE.

Abrégez. Vous veut-il épouser? Ces filles des champs ont des façons de parler...

COLOMBE.

Oui, monseigneur. Mais puisque je...

SATURNE.

J'entends. (A Nuremberg.) Approchez, décrochez, écrivez. (Nuremberg obéit. — A Colombe.) Sais-tu lire?

COLOMBE.

Non, monseigneur.

SATURNE.

Fort bien, ce sera plus piquant. (A Nuremberg.) Tu m'as deviné, Nuremberg. Sforzando est un vieux fou; on doit

être utile aux gens malgré eux. Ah! mon ami, si les devoirs d'un prince sont souvent pénibles, il le faut avouer aussi, des circonstances délicieuses se présentent parfois à lui de faire excellemment le bien. Écris. (Nuremberg écrit. Saturne lui dicte à voix basse.)

COLOMBE, à part.

Oh! que se disent-ils tout bas, mon Jésus!

SATURNE signe, puis considère son paraphe.

Ma signature acquiert de jour en jour des droits sérieux à la postérité. Elle est fort belle. On dirait celle de Buonaparte. (A Colombe.) Ce pli assure votre bonheur. Portez-le de ma part au seigneur Sforzando. Sforzando, vous m'entendez bien?

COLOMBE, avec un peu d'effroi.

Mais, monseigneur, ce n'est point le seigneur Sforz...

SATURNE, l'interrompant.

Brisons là! Sforzando. Vous-même. De ma part. (A ses officiers, en leur montrant le chemin.) Allons, messieurs... (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

COLOMBE, puis VÉRONIQUE.

COLOMBE, considérant le billet que lui a remis Saturne.

Mon bonheur, Sforzando!... Que veux dire cela,

vierge Marie ! Si le duc se trompait... est-il bien sûr ?... Ce doit être si difficile de ne se pas tromper en écrivant et de bien mettre les lettres où il faut... Oh ! je n'irai pas trouver M. le sénéchal, pour sûr. Je n'ose pas. J'ai trop grand'peur... Mais monseigneur est un grand savant pourtant, puisqu'il est duc... Oh ! non ! M. le sénéchal n'aurait qu'à m'épouser tout de suite, là, paf ! sans rien dire... Encore si ma mère était revenue du village... car ma mère est une femme de bon conseil... (Appuyant.) d'excellent conseil, c'est elle-même qui me l'a dit... (Apercevant Véronique qui arrive.) Ah ! mère, accourez ! accourez vite ! si vous saviez !... (Lui montrant le billet.) Zinzolin ne veut plus m'épouser, mais le duc...

VÉRONIQUE, entrant tout essoufflée.

Seigneur, oui, je n'en ignore rien. Doux Sauveur, rédempteur du monde et de toutes les créatures, cela est-il possible !... On ne me corne rien d'autre aux oreilles depuis le village, et j'en ai défait ma coiffe de désespoir. Ouf ! un siége, et me va quérir un verre d'eau.

COLOMBE lui donne un verre d'eau et lui tend le billet.

Mais le duc...

VÉRONIQUE, après avoir bu.

Merci. — Cela me remet un peu. — Canaille !... Oui, ce garçon-là est une canaille et il ne se pourra jamais que je résiste à un tel malheur. Donne-moi un autre

verre d'eau... (Elle boit.) Merci. — Il faudra le traduire devant le fiscal.

COLOMBE, lui tendant le billet.

Oui. Mais le duc...

VÉRONIQUE.

Je ne me sens pas de colère. Voici la honte entrée dans notre famille. Comment veut-on que je marie ma fille, à présent qu'on lui a pris son honneur!

COLOMBE, même jeu.

Mais il ne m'a rien pris du tout, ma mère; s'il m'a fait la cour galamment, c'est aussi en parfaite honnêteté. D'ailleurs, le duc...

VÉRONIQUE.

Je te dis qu'il t'a pris ton honneur. Encore un verre d'eau. (Elle boit.) Merci. — Tu as la force de supporter cela, toi, et n'en ressens que peu de chose; mais moi pauvre femme, ce dernier coup va me mettre au plus bas!

COLOMBE, même jeu.

Encore une fois, il n'a été que galant et point déshonnête. Du reste, le duc...

VÉRONIQUE.

Oh! est-on têtue comme cette fille! Non, cela n'a pas d'exemple. Au lieu de me consoler un peu...

COLOMBE, même jeu.

Mais le duc...

VÉRONIQUE.

De me dire : « Pauvre mère chérie, pauvre petite mignonne de mère, vous voilà bien attristée...

COLOMBE, même jeu.

Mais le duc...

VÉRONIQUE.

Vous voilà bien marrie, bien affligée, bien contrite, mais chassez toute peine et vous calmez ; à force de soins, de délicatesse...

COLOMBE, même jeu.

Mais le duc...

VÉRONIQUE.

De belle humeur, de gentillesse, d'amabilité, je vous ferai passer le chagrin que ce pendard vous cause. » Oui, au lieu de me caresser ainsi bellement, agréablement, doucement, comme il siérait en cette circonstance ou en toute autre analogue, on ne me peut pas même laisser placer un mot. — Que tenez-vous à la main ?

COLOMBE.

Eh ! mère, vous ne voulez pas me le laisser dire. C'est un billet que m'a donné le duc.

VÉRONIQUE, changeant de ton.

Le duc ! tu as parlé au duc !

COLOMBE, gaiement.

Oui, mère.

VÉRONIQUE.

Et il t'a daigné écouter ?

COLOMBE.

Oui, mère, assurément.

VÉRONIQUE.

Il t'a daigné écouter et aussi daigné répondre ?

COLOMBE.

Sans doute, mère.

VÉRONIQUE, avec effusion, changeant tout à fait de ton.

Hé ! que ne le disais-tu plus tôt, ma toute belle, et pourquoi ne me point répondre quand je t'interrogeais si patiemment et te suppliais à cor et à cri de parler ? Viens donc ici, mon béryl, que je te baise. — (L'embrassant.) Là, mon cœur, n'aie crainte de rien, mais bien plutôt confiance en ta mère... Ainsi le duc t'a assurée de sa protection ? me disais-tu. — C'est bien fait, et plus ne te désole, je te prie... Le Zinzolin n'est point un si beau sire, après tout ; s'il nous fault, nous le saurons bien rem-

placer sans prendre grand souci. Et d'ici ce temps, ma chérie aimée, je te consolerai, caresserai et baiserai tout ton soûl, si bien qu'il n'y paraîtra bientôt plus du chagrin que ce pendard te cause... Et pour qui ce billet, mon astre, à qui le dois-tu porter?

COLOMBE.

A M. le sénéchal. Et j'ai reçu grande recommandation...

VÉRONIQUE, l'interrompant vivement, et reprenant son premier ton.

A M. le sénéchal! Auriez-vous parlé de lui au duc, par hasard?

COLOMBE.

Oui, mère. Le duc passait par là allant en chasse, et...

VÉRONIQUE, vivement.

Lui auriez-vous dit que souvent le seigneur Sforzando vous donnait gentiment le bonjour?...

COLOMBE.

Oui, mère. Mais j'ai ajouté...

VÉRONIQUE.

Qu'il vous récitait çà et là un madrigal ou deux?...

COLOMBE.

Oui, mère, mais j'ai...

VÉRONIQUE.

Qu'il vous faisait de temps à autre un petit doigt de cour?...

COLOMBE.

Oui, mère, mais...

VÉRONIQUE, même jeu.

Assez! assez! je vous prie, et vous arrêtez là!... Assez! Et vous aviez cru que les choses se pourraient passer de la sorte! Qu'après avoir perdu par votre faute votre galant, vous viendriez impunément ravir à votre digne mère la seule façon séante dont elle puisse se consoler de la perte de feu son pauvre Procope...

COLOMBE, parvenant à parler.

Mais j'avais cru que M. le sénéchal m'aimait, mère, quand j'ai dit cela. D'ailleurs, j'ai ajouté...

VÉRONIQUE, reprenant avec ironie.

Oui-dà! vous aviez cru!... voyez un peu la petite pecque! Comme il est naturel, en effet, de s'aller imaginer qu'un homme de cet âge et de ce sens va vouloir d'une morveuse comme vous!... Eh bien, ma mie, sachez que personne ici ne s'y est trompé que vous. Et si au lieu de la sotte vanité qui vous monte la tête...

COLOMBE

Mais...

VÉRONIQUE.

Vous aviez eu, pour qui vous donna le jour, un peu de respect...

COLOMBE.

Mais...

VÉRONIQUE.

Un peu de délicatesse...

COLOMBE.

Mais...

VÉRONIQUE.

Un peu de convenance...

COLOMBE.

Mais...

VÉRONIQUE.

Vous auriez deviné sur l'heure que si le seigneur Sforzando vous faisait politesse, ce n'était que pour en arriver à plaire à votre mère, qui lui tenait rigueur. Donnez-moi ce billet. (Elle lui prend le billet des mains.)

COLOMBE, le lui abandonnant.

Ah! bien volontiers, mère, car j'étais en grand ennui pour la façon dont je le devais remettre.

VÉRONIQUE, changeant entièrement de ton.

Vraiment! tu n'as point en projet d'épouser le sénéchal?

COLOMBE, gentiment.

Mais non, mère.

VÉRONIQUE.

Tu ne souhaites pas être sa femme?

COLOMBE.

Mais aucunement.

VÉRONIQUE

Tu ne l'as pas demandé au duc pour mari?

COLOMBE.

Certes, point du tout.

VÉRONIQUE, l'attirant à elle.

Oh! mon pauvre bijou chéri, reviens donc ici et me caresse encore. Comme cela, ma belle! Tu es un diamant mignon! Ah! que nous sommes de grandes sottes nous autres mères, et qu'il est bien vrai de dire que les enfants vous en remontrent souvent! Baise-moi de nouveau, ma perle. Parbleu, oui, le sénéchal n'a pas déjà une si haute charge! Six mille écus par an. En vérité, la belle affaire! Zinzolin vidame, Zinzolin chambellan est à coup sûr bien plus sortable, et ce n'est point l'heure de planter là le Zinzolin pour le Sforzando, ma turquoise. D'honneur, où donc avais-je l'esprit?

COLOMBE.

Mais ce n'est point moi qui le mets dehors, mère, c'est lui qui m'abandonne.

VÉRONIQUE.

Bah! il changera d'idée, mon cœur.

COLOMBE.

Vous espérez?

VÉRONIQUE.

Certes. Nous saurons bien l'y contraindre. Et quant au grand sénéchal, voilà déjà bien longtemps que ses menées me sont apparentes. Je l'ai obligé à grand respect jusqu'ici par un de ces scrupules de conscience familiers aux âmes vertueuses ; je me disais toujours que peut-être feu mon pauvre Procope n'était point trépassé, qu'un jour ou l'autre il se pourrait faire qu'il revînt, enfin toutes choses dont se voulait bercer mon inconsolable douleur. Mais je vois bien à présent qu'il y aurait barbarie à continuer et qu'il serait fautif à moi, puisque les intentions de cet homme sont pures, de l'amener au désespoir par trop de cruauté.

COLOMBE, très-timidement.

Mais êtes-vous bien sûre, mère?

VÉRONIQUE.

C'est lui, vous dis-je, qui a sollicité pour Zinzolin la vidamie. Cela est bien réel et bien démontré. Il ne pouvait se résoudre à avoir pour gendre un homme de roture, voilà qui est indiscutable. Et vous allez voir qu'à

présent qu'il est arrivé à ses fins, il va venir se déclarer à moi. Ah! non, en vérité, non, je ne le saurais pousser à bout plus longtemps, et il faudrait être de roc pour ne se point rendre à de telles preuves. Feu mon pauvre Procope me le dirait lui-même s'il se pouvait qu'il revînt seulement une heure à la vie. (Poussant un cri.) Ah! mon Dieu!

COLOMBE.

Quoi donc, mère? Qu'y a-t-il?

VÉRONIQUE.

Ah! mon Dieu, que vous disais-je! C'est lui! (Montrant du doigt un homme qui s'avance par l'avenue du château.) Là-bas, tenez, au bout du parc. Comme il semble agité et en proie à la plus désordonnée passion! Mais regardez donc, mon cœur, voyez-vous?... Ah! partez vite, ma fille, allez-vous-en! Il ne faut point lui troubler par une indiscrète curiosité cet instant si chèrement poursuivi. Partez, de grâce, je n'ai plus la force de vous le dire! Partez et me laissez seule! Où est le billet? (Elle se fouille.) Bon, le voici. La première émotion passée, je le lui remettrai; mais, à coup sûr, je laisserai passer la première émotion. (Le sénéchal arrive à la grille, Colombe va se cacher en courant derrière la maison.) Ah! faible femme que je suis! Le voilà! Dieu, qu'il est beau!

SCÈNE IX.

SFORZANDO, VÉRONIQUE, PAGE DE SFORZANDO, COLOMBE, cachée.

SFORZANDO, de la voix un peu psalmodiante particulière aux vieillards.

Dame Véronique, j'ai à vous parler. (A son page.) Tirillo, tenez-vous au large, et n'écoutez mie. (A part, et vite.) Je viens de voir s'enfuir la fillette.

VÉRONIQUE.

Seigneur sénéchal, je vous fais la révérence. (A part, vite.) Jésus-Maria ! l'admirable homme !

SFORZANDO, même jeu.

J'ai à vous parler, dame Véronique, et mon discours comprendra trois points, ainsi qu'il sied à tout discours d'homme public. (A part, vite.) La fillette ne doit pas être loin.

VÉRONIQUE.

Seigneur sénéchal, je suis tout oreilles. (A part, vite.) Ah ! il me dévore bien flatteusement du regard !

SFORZANDO.

Dame Véronique, vous savez que le sieur Zinzolin, votre gendre au prétérit, vient d'être fait vidame ? (A part, vite.) La fillette est cachée par ici.

VÉRONIQUE.

Je le sais, seigneur sénéchal. (A part, vite.) Il boit mes paroles avec la plus louangeuse avidité.

SFORZANDO.

Dame Véronique, vous savez aussi que le sieur Zinzolin vient d'être fait chambellan, et que, en cette qualité, il jouira de ses grandes et petites entrées? (A part, vite.) J'aperçois le bout du nez de la fillette.

VÉRONIQUE.

Oui, seigneur sénéchal. (A part, vite.) Cela n'est pas douteux, il me paye de la plus douce réciprocité.

SFORZANDO.

Dame Véronique, vous n'êtes pas sans avoir deviné que je suis pour quelque chose dans cette nomination aussi imprévue que rationnelle? (A part, vite.) La fillette me doit entendre.

VÉRONIQUE.

Oui, seigneur sénéchal. (A part, vite.) Ah! toutes mes prévisions se réalisent, que c'en est merveille.

SFORZANDO.

Dame Véronique, vous pénétrez sans doute que ce n'était pas, en cette circonstance, au sieur Zinzolin que je m'intéressais? (A part, vite.) La fillette me doit comprendre.

VÉRONIQUE.

Oui, seigneur sénéchal. (A part, vite.) Ah ! comme chacune de ses paroles met bien en relief mon incomparable bon sens !

SFORZANDO.

Que mon dessein était d'une bien autre complexité? (A part, vite.) La fillette appréciera ma délicatesse à faire ressortir, sans l'autrement dévoiler, la noirceur d'âme du dit sieur.

VÉRONIQUE.

D'une bien autre complexité, oui, seigneur. (A part, vite.) Je reste, malgré que j'en aie, confondue devant mon infaillible judiciaire.

SFORZANDO.

Ce premier point posé, discuté et compris, dame Véronique, passons au deuxième. (A part, vite.) La fillette doit être suffisamment préparée.

VÉRONIQUE.

Oui, seigneur, passons au deuxième. (A part, vite.) Ah ! saint des saints, je tremble comme la feuille !

SFORZANDO.

Passons au deuxième. Ne me trouvez-vous pas un homme parfait, j'entends à tous les points de vue, mais plus spécialement au point de vue physique, ayant fait

mes preuves sur les deux autres. (A part, vite.) La fillette est sûrement aux écoutes.

VÉRONIQUE.

Tout ce qu'on voit de plus parfait. (A part, vite.) Ah! sans doute possible, hélas!

SFORZANDO.

Tranchons la chose. Ne croyez-vous pas qu'il y aurait encore quelque plaisir à s'égarer sous la coudrette avec moi? (A part, vite.) La fillette est innocente et il me paraît séant de recouvrir ici ma pensée d'une gaze légère.

VÉRONIQUE, pudiquement.

Ah! (A part, vite.) Il va trop vite!...

SFORZANDO.

Parlez comme pour vous, c'est le seul moyen de bien parler. (A part, vite.) Je crois sans vanité ni fatuité me montrer en cet endroit scabreux tout à fait exquis de tact et d'adresse.

VÉRONIQUE, baissant les yeux.

Eh bien, le plus grand plaisir, seigneur! (A part, vite.) Ah! doux perfide!

SFORZANDO.

Qu'en un mot, et pour nous résumer, je ferais le

mari le plus sortable qui soit... (A part, vite.) Je crois que j'ai levé tous les obstacles.

VÉRONIQUE.

Dites le plus adorable, seigneur! (A part, vite.) Ah! il triomphe, le cruel! (Elle se jette dans les bras de Sforzando, en se laissant choir comme si elle se pâmait. Sforzando la reçoit, puis la remet debout à la façon d'un homme qui plante un pieu.)

SFORZANDO.

Merci. Ceci constitue le second point et nous permet de passer au troisième et dernier, qui, étant la péroraison ou conclusion, sera bref comme il convient. Dame Véronique, j'ai l'honneur de vous demander la main de demoiselle Colombe, votre fille. (Véronique pousse un cri. Colombe en fait autant. — Sforzando se tourne du côté de Véronique, mais entendant au même moment le cri de Colombe il se tourne du côté de Colombe, qu'il ne voit pas. — Véronique pousse un nouveau cri, Colombe en fait autant; et Sforzando, pendant quelques instants, se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ne sachant où répondre. Il doit avoir l'air, chaque fois que le cri de Colombe succède à celui de Véronique, de croire que Véronique a changé de place. Dans toute cette seconde partie de la scène, Colombe, qui croit éprouver une bien plus vive douleur en faisant des gestes désespérés, répète les intonations et les mouvements de Véronique, sa mère, que, par bonne éducation, elle prend pour exemple, comme faire se doit.)

VÉRONIQUE, poussant un cri.

Ah!

COLOMBE, poussant un cri.

Ah! (Sforzando se tourne, pour répondre, vers Véronique, puis vers Colombe. Au moment où il se tourne vers Colombe, Véronique pousse un nouveau cri.)

VÉRONIQUE

Je me trouve mal, au secours!

COLOMBE.

Je m'en vais trépasser, à l'aide!

SFORZANDO, parvenant à placer un mot.

Dame Véronique!...

VÉRONIQUE.

Ah! je puis remettre le billet, à présent!

COLOMBE.

Ah! ma mère peut remettre le billet, à présent!

SFORZANDO, voulant parler.

Dame Véronique, calmez-vous!

VÉRONIQUE, sans écouter Sforzando.

Je puis remettre le billet, il ne saurait contenir rien qui me soit plus inconcevable!

SFORZANDO, la retenant près de recommencer ses cris.

Là, comme cela. Comme cela, là... Dame Véronique, je comprends votre surprise. (Véronique se trémousse de nouveau.) Là, ne recommencez pas. Je... (A mi-voix.) Pas moyen, pas moyen, il faut attendre.

VÉRONIQUE, ne trouvant pas le billet.

Ah !

COLOMBE.

Ah !

SFORZANDO, même jeu.

Y êtes-vous et me voulez-vous ouïr ?

VÉRONIQUE, se fouillant avec vivacité.

Ah ! je l'ai perdu !

SFORZANDO, tâchant de parler malgré la difficulté qu'il y voit.

Dame Véronique, je n'ignore pas combien cette démarche vous honore...

VÉRONIQUE, se fouillant toujours.

Ah ! je le retrouve !

SFORZANDO, vivement.

Combien elle est flatteuse pour vous et les vôtres...

VÉRONIQUE, même jeu.

Non, ce n'est pas ça !

SFORZANDO, vivement.

Mais nous sommes dans un siècle...

VÉRONIQUE, même jeu.

Si, c'était ça.

SFORZANDO, avec animation, vivement.

Dame Véronique! Je n'ignore pas combien cette démarche vous honore, combien elle est flatteuse pour vous et les vôtres; mais nous sommes en plein XIXe siècle, et en plein XIXe siècle un homme public se doit au bonheur de ses administrés et nullement au préjugé. J'ai dit.

VÉRONIQUE, lui tendant le billet du duc.

Sans doute, seigneur, sans doute. Mais...

SFORZANDO, regardant le billet sans le prendre.

Que voulez-vous que je fasse de ce papier?

VÉRONIQUE.

Excellence, c'est un billet du duc, notre sire, à l'adresse de votre seigneurie. Il a peut-être quelque rapport à la question que nous venons de traiter. C'est pourquoi, avant de me prononcer...

SFORZANDO, vivement.

A la question que nous venons de traiter!... Ah! Trédame, si c'était... Donnez! donnez!... mais donnez donc! (Il lit et aussitôt son visage s'éclaire de la plus vive joie.)

VÉRONIQUE, à part.

Ah! Dieu-Jésus, c'est l'ordre de l'épouser!

COLOMBE, *à part.*

Ah ! Dieu-Jésus, c'est l'ordre de m'épouser !

SFORZANDO, *avec enthousiasme.*

Ah ! puissant prince ! ah ! grand prince ! magnifique prince ! prince sans pair ! prince sans second ! prince sans égal !

VÉRONIQUE, *à part.*

Tout espoir est perdu ! elle n'a plus qu'à fuir !

SFORZANDO, *redoublant d'enthousiasme.*

O César ! ô Alexandre ! ô Charlemagne ! ô Louis XIV ! ô Pierre le Grand ! ô Napoléon !

VÉRONIQUE.

Elle n'a plus qu'à fuir et à s'aller jeter aux pieds de monseigneur !

COLOMBE.

Je n'ai plus qu'à fuir et à m'aller jeter aux pieds de monseigneur ! (*Elle s'enfuit dans la forêt.*)

SFORZANDO, *à son page qui s'est tenu à l'écart.*

Tirillo, cours au palais quérir les officiers ! hâte-toi et les amène tous ! Tous, y compris le seigneur vidame, tous et dans l'appareil officiel de leurs dignités respectives ! Cours de toutes tes jambes, cours de tous tes poumons, cours de toute ton âme !

TIRILLO.

Oui, Excellence!

SFORZANDO, vivement.

Comment! tu n'es pas encore de retour!...

TIRILLO, s'enfuyant.

Mais... Excellence...

SFORZANDO, à Véronique.

Dame Véronique, restez là, nous aurons besoin de vous... (Agitant le billet.) Ah! oui, oui, oui, ah! oui, certainement, ceci lève tout obstacle! Oui, ceci était la seule façon de couper court à tout empêchement! Oui, il n'était tel que ceci pour indissolublement et à jamais parer à toute pensée de retour et de réminiscence!...

VÉRONIQUE, avec une curiosité anxieuse.

Mais, seigneur...

SFORZANDO, agitant convulsivement le billet.

Avec ceci, je ne crains plus rien, je ne redoute plus rien, je ne désire plus rien, je ne demande plus rien!

VÉRONIQUE, même jeu.

Mais, seigneur...

SFORZANDO, même jeu.

Avec ceci, je veux tout, je peux tout, je suis tout, j'ai tout!

VÉRONIQUE, même jeu.

Mais, seigneur...

SFORZANDO.

Taisez-vous! vous êtes la plus heureuse des femmes! Taisez-vous! je suis le plus heureux des hommes! Taisez-vous! votre fille est la plus heureuse des filles! Taisez-vous!... (Voyant les officiers de la couronne s'avancer par la grande allée du parc.) Ah! voici les officiers! voici les officiers! Bien, tout le monde y est! (A mi-voix.) Calmons-nous, et dissimulons notre joie sans toutefois chercher à l'atténuer complétement, car ce serait impossible!... Que l'homme privé disparaisse momentanément devant l'homme public! Déposons toute folle ivresse pour ne plus songer qu'à l'habit dont nous sommes revêtu. L'heure sonnera plus tard de déposer notre habit pour... oui, pour... en effet, pour... Ah! je n'y saurais songer sans frissonner de pied en cap!... (Aux officiers qui entrent.) Messieurs, je vous salue cordialement. (Les grands officiers de la couronne entrent en scène selon les règles les plus pures du cérémonial grand-ducal. Chacun d'eux est suivi d'un page portant sur un coussin les insignes de la charge que remplit son maître. Ainsi, le page qui escorte le grand maréchal, tient, placé sur ses deux bras, un coussin supportant l'épée de connétable et le bâton de maréchal posés en sautoir; le page escortant le grand tabellion porte deux plumes d'oie gigantesques, l'une en argent, l'autre en or, etc., etc. Deux trompettes précèdent le cortége.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ZINZOLIN, OFFICIERS DE LA COURONNE, PAGES, TROMPETTES.

LE GRAND TABELLION, rendant à Sforzando son salut.

Seigneur...

LE GRAND PORTE-PLUME, même jeu.

Seigneur sénéchal...

LE GRAND PORTE-GLAIVE.

Seigneur, nous sommes accourus en toute hâte...

ZINZOLIN.

Oui, seigneur. C'est pour mon installation solennelle, sans doute?... — Aux lieux mêmes où fut reconnu mon faible mérite, Votre Excellence a voulu qu'il fût officiellement proclamé. C'est d'une délicatesse exquise, et j'en sais le plus grand gré à Votre Excellence.

SFORZANDO.

En effet, seigneur vidame, vous l'avez dit. Mais l'honneur de cette idée revient tout entier à notre gracieux prince. Je n'y suis absolument pour rien. (Aux officiers.) Messieurs, veuillez vous placer par ordre de préséance.

(A Véronique.) Dame Véronique, au premier rang. Là, fort bien, fort bien... Non, un peu plus en arrière, un soupçon seulement. Très-bien, vous y êtes. (Aux officiers.) Un instant, messieurs. Grand feld-maréchal général, à notre droite. Je vous suis obligé. Seigneur grand tabellion, à notre gauche. Grand porte-plume, un peu en avant, et vous, seigneur vidame, à côté de l'honorable dame. (Au grand porte-glaive.) Porte-glaive, mon ami, derrière nous, s'il vous plaît.

ZINZOLIN, se plaçant à côté de Véronique.

Holà! hé! voilà des cérémonies bien majestueuses... (Avec une certaine anxiété, bas.) Zinzolin, mon mignon...

VÉRONIQUE, essayant d'avoir de l'effroi.

Sainte Vierge! que se va-t-il passer? (Regardant Zinzolin avec stupéfaction.) Ah! fils de Dieu! mère de Dieu! anges de Dieu, qu'il est beau!

ZINZOLIN, regardant Véronique. A Sforzando.

Excellence, je suis votre serviteur. Mais pourrais-je demander ce que dame Véronique...

SFORZANDO.

Seigneur vidame, je suis à vous. Madame et messieurs, je ne crois pas indispensable de vous adresser au préalable un discours émaillé de citations latines. Nous procéderons donc *illico*, si vous le voulez bien, à ce pour quoi vous avez été mandés. (Dépliant le papier du duc.) Madame et

messieurs, ceci est un ordre du duc, notre gracieux prince. (Tendant le billet au grand tabellion.) Grand tabellion, veuillez lire. Cet honneur vous revient de droit.

ZINZOLIN, à part.

Sforzando regarde la pointe de ses souliers d'une façon qui fait rêver. Diable !...

LE GRAND TABELLION, prenant le billet.

De droit, en effet, et ce n est pas entre les diverses attributions de ma charge celle que je mets à moins haut prix... Hum ! hum ! (Lisant.) « Nous, Saturne... »

SFORZANDO, levant les bras au ciel.

Quel grand style !

ZINZOLIN, anxieux, bas.

Fils de ma mère, mon chéri...

VÉRONIQUE, bas.

Sainte Vierge ! je me meurs d'effroi ! (Regardant Zinzolin.) Mais qu'il est beau, fils de Dieu, mère de Dieu, anges de Dieu, qu'il est beau !

LE GRAND TABELLION, lisant.

« Nous, Saturne, par la grâce de Dieu, grand-duc et prince souverain de l'Ombilicate, baron héréditaire suivant le rit salique des îles Ouraliennes et de l'îlot

de Nicomédie, colonel-propriétaire du régiment Irano-Galathe Franz-Tobolsk, n° 2, etc., etc., etc. Par ces présentes, savoir faisons à notre amé et féal Sforzando, grand sénéchal de nos États... »

SFORZANDO, bas, avec enthousiasme.

Ah ! superbe, en vérité, superbe !

LE GRAND TABELLION, lisant.

« De plus, mandons et ordonnons audit sieur que sur-le-champ et sans aucun retard... »

SFORZANDO, même jeu.

Que c'est beau ! que c'est beau ! que c'est beau !

LE GRAND TABELLION, continuant.

« ... Ainsi que sans tenir compte des cris, prières, objurgations, supplications et autres façons d'agir particulières aux suppliciés et torturés, en présence de tous les officiers de notre cour présents au palais... »

SFORZANDO, même jeu.

Ah ! la noble façon de dire !

LE GRAND TABELLION, continuant.

« ... Il... »

SFORZANDO, l'interrompant, haut.

Un instant. Grand tabellion, arrêtez-vous un instant, je vous prie...

ZINZOLIN, à part, avec anxiété.

Je ne saurais dire pourquoi, mais il me tarde que ce soit fini.

SFORZANDO.

Madame et messieurs, ici une question que je vais poser à dame Véronique trouve naturellement sa place. Voilà pourquoi je me permets d'interrompre l'honorable lecteur. Dame Véronique, qui m'a remis ce billet?

VÉRONIQUE, un peu effrayée.

C'est moi, Excellence. Mais que...

SFORZANDO, vivement.

Assez! nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. (Faisant signe au tabellion de continuer.) Grand tabellion...

ZINZOLIN, à part.

Mais... mais... mais...

LE GRAND TABELLION, continuant.

« Sans aucun retard ainsi que sans tenir compte des cris, prières, objurgations, supplications et autres façons d'agir particulières aux suppliciés et torturés, — en présence de tous les officiers de notre cour présents au palais, il marie la porteuse du présent ordre au seigneur Zinzolin, chambellan de notre maison civile et vidame désigné.

Ce sous peine de mort. Signé : Saturne; et plus bas : Nuremberg. »

ZINZOLIN, stupéfait.

Moi ! qu'on me marie à Véronique ! Moi ! moi ! moi !

SFORZANDO, froidement.

Oui !

VÉRONIQUE, avec un certain plaisir.

Me marier à Zinzolin... oh ! monseigneur !

SFORZANDO, froidement.

Oui.

ZINZOLIN, vivement.

Ah ! non ! non ! non ! Ah ! pour ceci, non ! Tout ce qu'il vous plaira, excepté ceci !... Véronique ! dame Véronique ! Épouser Véronique !... Ha ! ha ! ha ! ha !

SFORZANDO, même jeu.

Monsieur, l'ordre est formel.

ZINZOLIN, même jeu.

Hé, pardieu ! vous me la baillez belle ! On n'a jamais pu croire que j'accepterais !... En vérité, c'est trop plaisant ! trop plaisant, en vérité ! Ha ! ha ! ha !

SFORZANDO, indigné.

Monsieur, il n'est ici de plaisant que vous. Résister à

un ordre du duc!... Vous sentez le peuple d'une lieue. J'en appelle à toute l'assistance. (Au porte-glaive.) Porte-glaive, mon ami... (Le porte-glaive fait un pas vers Zinzolin, puis s'arrête sur un signe de Sforzando.)

LE GRAND FELD-MARÉCHAL.

Vi-si-ble-ment!

LE GRAND PORTE-PLUME.

Rien n'est plus certain!

LE GRAND TABELLION.

On n'a pas idée de ces choses-là!

SFORZANDO.

Un grand officier de la couronne!

ZINZOLIN, ahuri, tapant du pied.

Mais enfin...

LE GRAND TABELLION.

Oui, monsieur!...

LE GRAND FELD-MARÉCHAL.

Certainement, monsieur!

LE GRAND PORTE-PLUME.

Sans aucun doute, monsieur!

SFORZANDO.

A coup sûr, monsieur.

ZINZOLIN, même jeu.

Ah! non! non! pardon!... pardon! j'y renonce! Pardon. Je rends la clé, je rends l'habit, je rends la vidamie, le chambellanat, la gentilhommerie, l'épée, je rends tout ce qu'on m'a confié, je rends tout ce que j'ai, je consens à donner du retour si on l'exige, mais devant Véronique, serviteur!

SFORZANDO, indigné.

Monsieur, impossible. C'est impossible. Lorsqu'on est homme à agir de la sorte, on n'accepte pas les hautes fonctions dont vous êtes revêtu. L'exemple de la désobéissance ne saurait partir des marches du trône! (Se tournant vers le porte-glaive.) Porte-glaive, mon ami... (Le porte-glaive fait un pas vers Zinzolin, puis s'arrête sur un signe de Sforzando.)

VÉRONIQUE, avec une feinte terreur.

Ah! Jésus-Maria!

ZINZOLIN, même jeu.

Mais on prévient d'avance en pareil cas! J'ignorais ce point! On ne m'a rien dit. Cela ne peut pas compter!

SFORZANDO, même jeu.

Assez! nous tous qui sommes ici nous avons été mariés de même, par ordre du duc. Ma première femme, monsieur...

LE GRAND TABELLION.

Tous en effet, et moi le premier!

LE GRAND FELD-MARÉCHAL.

Sang du Christ, moi aussi!

LE GRAND PORTE-PLUME.

C'est un de nos priviléges!

LE GRAND FELD-MARÉCHAL

Dans quelle cour a-t-il donc servi, au préalable?

LE GRAND TABELLION.

La Charte est formelle sur ce point!

SFORZANDO, se tournant vers le porte-glaive.

Porte-glaive, mon ami...

ZINZOLIN, voulant prendre la parole.

Monsieur...

LE GRAND FELD-MARÉCHAL, indigné.

Monsieur!

ZINZOLIN, exaspéré.

Mais laissez-moi parler! de grâce, au nom du ciel, par pitié, par charité, par tout ce que vous voudrez, un mot, un seul mot, laissez-moi placer un mot! Je suis assez intéressé dans l'affaire pour avoir le droit de m'y

immiscer! (Se tournant vers le porte-glaive, qui est arrivé en face de lui et le salue profondément.) Tenez, monsieur, vous qui me paraissez le plus impartial ici, le plus séant, le plus accommodant, prêtez-moi attention un instant, s'il vous plaît. Je ne discute point la charte, je ne discute point les volontés du duc, je ne discute rien, mais j'ai accepté des fonctions dont j'ignorais les plus naïfs devoirs ; je me démets, et tout est dit, n'est-il pas vrai? La question me semble tranchée.

LE GRAND PORTE-GLAIVE, saluant, très-courtois.

Elle ne l'est point ainsi, monsieur, mais elle le peut être de l'autre façon. Vous avez le choix.

ZINZOLIN, ahuri.

Le choix? quel choix?

LE GRAND PORTE-GLAIVE, même jeu.

Notre charte est libérale. Obéir au duc ou subir la peine de mort. D'ailleurs, comme gentilhomme, vous avez droit à la hache.

ZINZOLIN, même jeu.

Excusez-moi, monsieur, vous êtes?... Songez que je suis tout frais émoulu au palais... de ce matin seulement... vous êtes?

LE GRAND PORTE-GLAIVE, même jeu.

Le bourreau, monsieur, pour vous servir. Et s'il vous agrée...

ZINZOLIN, bondissant.

Le bourreau! J'épouse!

LE GRAND PORTE-GLAIVE, même jeu.

Mais, cependant ..

ZINZOLIN.

Non, non, j'épouse. (Appelant Véronique.) Dame Véronique!

LE GRAND PORTE-GLAIVE, de plus en plus courtois.

Réfléchissez pourtant...

ZINZOLIN.

C'est tout réfléchi.

LE GRAND PORTE-GLAIVE, même jeu.

Néanmoins...

ZINZOLIN.

Vous êtes bien bon! (Appelant Sforzando.) Seigneur sénéchal!...

LE GRAND PORTE-GLAIVE, même jeu.

On ne vous eût point privé des sacrements. La loi les accorde.

ZINZOLIN.

Procédez, je vous prie, seigneur Sforzando! — Ici, Véronique!

LE GRAND PORTE-GLAIVE, même jeu.

Quelquefois on préfère...

ZINZOLIN.

Pas moi. Non. (Appelant Sforzando.) Seigneur sénéchal!

LE GRAND PORTE-GLAIVE, même jeu.

Il est des personnes à qui il semble...

ZINZOLIN.

Je ne suis pas de celles-là. (Appelant Véronique.) Dame Véronique!

LE GRAND PORTE-GLAIVE.

Pardonnez si j'insiste. Vous pourriez plus tard...

ZINZOLIN.

Non, non, j'y vais de bon cœur. Je ne regretterai rien. (A Sforzando.) Seigneur sénéchal, au nom du ciel! (A Véronique.) Dame Véronique, de par tous les diables! (Aux officiers, qui causent dans le fond.) Messieurs, de par tous les saints!

SFORZANDO, s'approchant.

Vous consentez?

ZINZOLIN.

Oui.

LE GRAND TABELLION.

Vous acceptez?

ZINZOLIN.

Oui.

LE GRAND PORTE-PLUME.

Vous voulez bien?

ZINZOLIN.

Oui! oui! oui!... ah! de grâce, dépêchez!

SEORZANDO, avec grâce.

Seigneur, vous m'en voyez ravi. — Ravi, seigneur, vous m'en voyez. (Faisant signe au grand tabellion de présenter le contrat.) Seigneur grand tabellion...

LE GRAND FELD-MARÉCHAL, venant secouer la main à Zinzolin en manière de félicitation.

Bravo, vidame! sa-cre-bleu! bravo!

LE GRAND PORTE-PLUME, après avoir griffonné quelques mots sous la dictée du grand tabellion, remet à celui-ci ce qu'il vient d'écrire. Il s'approche ensuite de Zinzolin.

Monsieur, cela est très-bien! — (Regardant malicieusement Véronique.) Je m'y connais; vous m'en pouvez croire! (Il lui serre la main.)

LE GRAND TABELLION, le contrat à la main.

Mes compliments, monsieur. (Il s'incline. A Véronique, en s'inclinant de nouveau.) Madame, mes respects.

VÉRONIQUE, à part.

Ah! seigneur, ma pauvre fillette, le cœur m'en saigne...

(Regardant Zinzolin à la dérobée.) Mais fils de Dieu, mère de Dieu, anges de Dieu, il est si beau! (Elle prend machinalement la plume que lui tend le tabellion et semble demander ce qu'il faut en faire.)

LE GRAND TABELLION, lui montrant le contrat.

Veuillez signer ici, madame. (Voyant qu'elle ne signe pas.) Vous ne savez? Ah! très-bien : permettez-moi en ce cas d'ajouter un mot. (Il écrit en murmurant.) « En foi de quoi avons signé... avons signé... avons signé... Ah!... Avons signé avec le dit grand-porte-plume et le noble fiancé, mais non la noble fiancée qui, de ce par nous requise, a déclaré ne savoir le faire... » (Tenant la plume entre les doigts de Véronique.) Votre croix, s'il vous plaît. Merci. Une deuxième au bas du renvoi. — Très-bien. (Il s'incline et présente le contrat à Zinzolin.) Seigneur vidame... Ici, veuillez apposer ici votre signature. Là. Non, un peu plus bas. (Zinzolin signe avec rage.) Votre paraphe au bas du renvoi, maintenant... Votre paraphe seulement. Mille grâces. (A Sforzando.) Seigneur sénéchal, voilà qui est fait. S'il vous agrée d'approuver? (Sforzando signe. Aux officiers.) Messieurs, en votre qualité de témoins... (Il présente le contrat aux officiers, qui signent.

ZINZOLIN.

Ouf! Me voici en pleine lune de miel, j'en puis donc disserter pertinemment. Eh bien, vrai, c'est charmant!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DUC, NUREMBERG, LA SUITE DU DUC.

SATURNE entre en éternuant.

Je suis crotté jusqu'à l'échine, et ce marais est un mal appris, sans compter que je n'ai rien tué. Nuremberg?

ZINZOLIN, essayant de s'approcher du duc, les mains jointes.

Ah! monseigneur!...

VÉRONIQUE, pudiquement, les yeux baissés.

Oui..., monseigneur...

ZINZOLIN, même jeu.

Monseigneur, de grâce!...

VÉRONIQUE, même jeu.

Monseigneur...

SATURNE, sans faire attention à personne.

Ouais, monseigneur! Monseigneur est pris du rhume, et il lui faut changer d'habit. (Il éternue.) Nuremberg?

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!

SATURNE.

Nuremberg, il n'est point de sujet fidèle dont mon état ne fendît le cœur. Sois sincère.

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!...

SATURNE.

Fort bien; je te crois. (Il éternue.) En... enco... encore!... c'est déplorable! Me voilà contraint de passer mon uniforme de général. Dieu sait pourtant si j'aime le faste. Mon uniforme de général : bottes molles, éperons d'or et sabretache. Nuremberg! (Il se dirige vers la grille.)

ZINZOLIN, se plaçant devant lui.

Ah! monseigneur, auparavant!...

VÉRONIQUE, les yeux baissés.

Oui... monseigneur...

SATURNE, sans les regarder.

Silence, et me laissez passer. (Levant les yeux et voyant une nombreuse assistance.) Tiens, que veut dire tout ce monde-là? Sforzando, que fais-tu céans?

SFORZANDO.

Mais, Altesse, c'est pour le mariage.

SATURNE.

Le mariage? quel mariage? Fort bien, très-bien, je me rappelle. J'en suis fâché, sénéchal, mais il fallait faire un exemple. Tout est achevé, je présume.

SFORZANDO.

Achevé et parachevé, oui, seigneur duc.

ZINZOLIN, les bras ballants.

Ah! monseigneur, vous voyez en moi un homme accablé de vos bienfaits, littéralement accablé, monseigneur!

SATURNE.

Bien, bien, tu me remercieras plus tard. (A Véronique sans la regarder.) Et vous, ma fille, vous ne me dites rien?

VÉRONIQUE, les yeux baissés.

Mais, monseigneur, je suis bien heureuse... pourtant, j'éprouve comme un léger remords...

SATURNE.

Un remords? C'est particulier. Prenez exemple sur Sforzando. Il vous aimait.

VÉRONIQUE.

Il m'aimait!...

SATURNE.

Il vous aimait, et si son cœur d'amant constant saigne

à coup sûr dans sa poitrine, son visage de sujet fidèle resplendit de la plus pure joie. Voyez vous-même.

SFORZANDO.

Mais, Altesse, je n'ai jamais aim....

SATURNE.

Comment, tu n'as jamais aimé!

SFORZANDO.

Jamais, monseigneur!

SATURNE.

Jamais! jamais! jamais! Ceci est par trop plaisant et me réjouit de tous points. Nuremberg?

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!

SATURNE.

Tu vois, je ne le lui fais pas dire. D'ailleurs, la fillette est charmante... (Regardant de plus près Véronique.) Ah! mais... madame, vous êtes bien vieillie depuis tantôt!... (Reconnaissant Véronique.) Vertugadin! c'est la mère!... (Riant aux éclats.) Ah! vive Dieu! Jésus-Dieu! Pâques-Dieu! Comment cela se peut-il faire!

SFORZANDO, désappointé.

Mais, seigneur duc...

ZINZOLIN (à mi-voix.)

Ah!... (Se secouant.) Ah! brrr!... C'était une fausse alerte. Je me disais aussi... (Criant.) Vive monseigneur!...

SATURNE, riant aux éclats.

Ha! ha! ha! c'est la mère!... Mais expliquez-moi!... Ha! ha! Nuremberg? Ha! ha! ha! Sforzando? Ha! ha! ha! Eh! répondez donc? Ha! ha! ha! quelqu'un! ha! ha! ha!

VÉRONIQUE, les yeux baissés.

Monseigneur...

ZINZOLIN, au comble de la joie.

Ah! seigneur duc!

SFORZANDO, désappointé.

Cependant, Altesse...

SATURNE, montrant Véronique et riant toujours.

Ha! ha! ha! Paix tout le monde et la laissez parler! Parle, Véronique!... (Véronique va parler. Il l'arrête subitement en agitant le bras de haut en bas.) Non, non. Tais-toi, tais-toi, mais tais-toi donc! J'y suis! Tu as pris à ta fille mon billet?

VÉRONIQUE, baissant les yeux.

Oui, Altesse...

SATURNE, redoublant de rire.

Ah! par la Croix-Dieu! ha! ha! ha! ha!... ha! ha!... ha! ha! ha!... laissez-moi rire tout mon soûl et ne me contenez, je vous prie... Ah! Sforzando, mon vieux sénéchal, j'ai le secret de ta joie féroce! Ha! ha! ha!... ha! ha! ha! (S'arrêtant tout à coup et se tournant vers Nuremberg en pâlissant.) Nuremberg, ai-je compromis la dignité de mon habit?

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!

SATURNE, reprenant le plus parfait sérieux.

Bien, bien, du moment que tu me l'affirmes... Mais où diable est donc la fillette? (Apercevant Colombe, qui arrive venant de la forêt.) Ah! charmante, approchez d'ici.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, COLOMBE.

COLOMBE, accourant. Elle ne fait attention qu'au duc.

Ah! monseigneur, je vous cherche partout afin de ne pas épouser M. le sénéchal. Il a tant ri en lisant votre billet que j'ai compris ce que vous m'ordonniez! Oh! rendez-moi Zinzolin, monseigneur!

ZINZOLIN, à mi-voix.

Ah! brave enfant! ah! bon petit cœur d'or! ah! chérubin mignon!

SATURNE, gravement.

Trop tard, chère mie, il est trop tard. Zinzolin n'est plus disponible. Notre chambellan est marié.

COLOMBE, avec un peu d'incrédulité.

Marié! Zinzolin est marié! et je ne le pourrai épouser de ma vie! Oh! monseigneur!

SATURNE, cachant les mariés.

Cela est, vous dis-je, et vous l'allez constater vous-même. Les nouveaux époux sont ici près.

ZINZOLIN, derrière le duc.

Mais, monseigneur, puisqu'il y a méprise! Ah! monseigneur!

SATURNE, se retournant.

Tais-toi! vidame, vous n'avez pas la parole. (A Colombe.) Venez ça, mon enfant, et vérifiez mon affirmation. (La prenant par le bras.) Venez, je vous prie.

COLOMBE, se couvrant le visage avec les mains et pleurant.

Ah! non! du moment que cela est vrai, je ne le veux pas revoir! — Non, monseigneur Saturne, merci, hi! hi! hi! Je ne le veux pas revoir, le méchant!

ZINZOLIN, à mi-voix.

O aimée!

COLOMBE, même jeu, plus vivement.

Le coquin!

ZINZOLIN, même jeu, plus vivement.

O chérie!

COLOMBE, même jeu, plus vivement encore.

Le traître!

ZINZOLIN, même jeu, plus vivement encore.

O divine!

COLOMBE, même jeu, plus vivement encore.

Le pendard!

ZINZOLIN, même jeu, plus vivement encore.

O aimée, ô adorée! ô idolâtrée mignonne!

COLOMBE, même jeu, mais se découvrant peu à peu le visage.

Je ne le veux pas revoir, mais bien mourir tout de suite, et je vous en supplie, hi! hi! hi! hi! ne me forcez point. (Se trouvant en présence de Zinzolin le visage découvert tout à fait.) Eh bien! où est ta femme, monsieur le vidame? (Zinzolin, sans répondre, montre piteusement Véronique.)

VÉRONIQUE.

Écoute, fillette, pardonne-moi. Il y a eu...

COLOMBE, stupéfaite.

Ma mère !

ZINZOLIN, piteux.

Hélas !

COLOMBE.

Ma mère est la femme de Zinzolin !

VÉRONIQUE.

Va, il n'y a point de ma faute, et...

COLOMBE, riant aux éclats.

Ah ! mon Jésus ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! doux Sauveur ! Ah ! je me vais pâmer de rire, et me sens près de trépasser ! Ha ! ha ! ha ! ha ! ma mère ! ha ! ha ! ma mère, la femme de Zinzolin ! ha ! ha ! ha ! ha !

SFORZANDO, voulant placer une explication.

Oui, belle enfant, et c'est...

COLOMBE, même jeu.

Ha ! mère ! ha ! ha ! ha !... mais, dites-moi comment, mère, ha ! ha ! dites-moi, ha ! dites-moi, ha ! ha ! ha !

SFORZANDO.

Oui, belle enfant, et c'est pour toujours que le mariage a été conclu...

COLOMBE.

Pour toujours ! cela est charmant ! ha ! ha ! ha ! ha !

Oui, cela... ha !... cela est... ha ! ha !... cela est charmant... ha ! ha ! ha !... ha ! ha ! ha !... (Changeant de ton tout à coup.) Oh ! cependant, non... mais non... non, cela n'est point charmant ! (A Sforzando.) Vous avez dit pour toujours, monsieur le sénéchal ? (Sforzando fait un signe de tête affirmatif.) Pour toujours ? Mais alors cela est affreux !

SFORZANDO, sentencieusement.

Pour toujours, selon le droit coutumier et après toutes formalités voulues. J'en appelle à la mariée qui est madame votre mère.

COLOMBE, se tournant vers Véronique.

Cela est-il bien ainsi, ma mère ?... (Riant aux éclats.) Ma mère ! la mariée !... la mariée ! ma mère ! ha ! ha ! ha ! Je n'y puis songer sans rire, mère, ne me... ha ! ha !... ne me grond... ha ! ha ! ha ! ne me grondez pas... ha ! ha ! ha ! Je fais ce que je puis pour rire, tenez, voyez... (Elle se met à pleurer.) Hi ! hi ! hi !... et je pleure... (Elle se met à rire.) ha ! ha ! ha !... Non, c'est le contraire que je veux dire ! je fais tout ce que je puis pour pleurer (Elle se met à rire.) ha ! ha ! ha !... et je ris... (Elle se met à pleurer.) hi ! hi ! hi ! (Tapant du pied, de colère, en voyant qu'elle se trompe.) Non ! ha ! ha ! ha !... Si ! hi ! hi ! hi ! Non ! si ! non ! si !

VÉRONIQUE, un peu confuse.

Mais, mon cœur, il y a méprise, et monseigneur ne voudra pas...

COLOMBE, à Saturne.

Oui, monseigneur; oh! je vous en supplie... (Elle pleure.) hi! hi! hi! hi!... je vous en supplie, monseigneur, puisqu'il y a mépri... hi! hi!... mépri... hi! hi! hi! méprise, hi! hi! hi! hise!...

ZINZOLIN, à Saturne, suppliant.

Oui, Altesse! au nom du ciel! puisqu'il y a méprise!

COLOMBE, à Saturne, même jeu.

Oui, Alt... hi! hi! hi! (Changeant tout à coup de ton et se tournant vers Zinzolin.) Méprise, monsieur, et qui vous l'a dit?

ZINZOLIN, avec embarras.

Mais, ma sardoine adorée...

COLOMBE, même jeu.

D'où savez-vous que ce n'est point exprès... que j'ai cédé ma place à ma mère?...

ZINZOLIN, même jeu.

Oh!

COLOMBE.

Il n'y a point de oh! et cela est exprès...

ZINZOLIN.

Mais...

COLOMBE.

Tout à fait exprès, monsieur le gentilhomme!

ZINZOLIN.

Pourtant...

COLOMBE.

Entièrement exprès, monsieur le vidame !

ZINZOLIN.

Ah !

COLOMBE.

Oui, et cela est bien fait, monsieur le chambellan. Souvenez-vous de ce que vous disiez tantôt...

ZINZOLIN, confus.

Oh ! ne me le rappelle pas !

COLOMBE.

Vieille !

ZINZOLIN.

Au nom du ciel !

COLOMBE.

Flétrie !...

ZINZOLIN.

Tais-toi !

COLOMBE.

Ratatinée, ridée, parcheminée !

ZINZOLIN.

Par pitié !

COLOMBE.

Et trois dents! trois dents! et quand on les voit on ne regrette...

ZINZOLIN, joignant les mains, et employant tout son vocabulaire, avec volubilité.

Par grâce! Colombe! ma Colombelle! ma fille! ma sœur, ma mère, ma nièce, ma tante, ma cousine!

COLOMBE.

Non! non, non, non! et vous resterez à ma mère! Oui, monsieur le gentilhomme!... Et cela, pour toujours, monsieur le vidame!... ha! ha!... et cela, à jamais, monsieur le chambellan! ha! ha! ha! (Changeant tout à coup de ton, et se tournant vers Saturne, elle se jette à genoux en pleurant.) Oh! monseigneur le duc, rendez-le-moi! monseigneur Saturne, je vous en prie... hi! hi! je vous en supplie... hi! hi! hi! je vous en prie et vous en supplie... hi! hi! hi! monseigneur!

ZINZOLIN.

Monseigneur...

SATURNE, à Nuremberg.

Nuremberg, en ce cas perplexe, quel est ton avis? Emets-le en toute franchise.

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!

SATURNE.

Tu as raison, Nuremberg, tu as raison. Dès l'instant qu'ils sont tous d'accord... (A Sforzando.) Sforzando?

SFORZANDO, désappointé.

Considérez cependant, Altesse... Altesse, cependant...

SATURNE, sévèrement.

Sénéchal, vous n'êtes pas juge ici. (Se radoucissant.) Comment, diantre! veux-tu que je m'en fie à toi?... Bornez-vous donc à me répondre. Le grand tabellion (Montrant du doigt le grand tabellion, qui s'incline.) était présent à la cérémonie, mais...

SFORZANDO.

Oui, Altesse.

SATURNE.

Le grand feld-maréchal aussi, mais...

SFORZANDO.

Oui, Altesse.

SATURNE.

Le grand porte-plume aussi, mais...

SFORZANDO.

Oui, Altesse.

SATURNE.

Le grand porte-glaive aussi, mais...

SFORZANDO.

Oui, Altesse.

SATURNE.

Chacun escorté de son page et dans tout l'appareil de sa charge? mais...

SFORZANDO.

Oui, Altesse.

SATURNE.

Alors, je casse ce mariage.

SFORZANDO.

Sans doute, Altesse; pourtant sur quels considérants appuyer un tel arrêt?...

SATURNE.

Sur quels consid... Tu veux rire? eh! sur ceux que je viens d'énumérer, parbleu! j'ai dit « mais » au bout de chaque phrase. S'il faut quelque bagatelle de surplus, tu l'ajouteras.

SFORZANDO.

Altesse, cela ne se peut point. Rien à ajouter je ne vois.

SATURNE, à Nuremberg, embarrassé.

Nuremberg?

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!

SATURNE.

Diable! Alors, mettons que je n'ai rien dit. C'est déplorable, cependant. Voilà un jugement de manqué; c'est le deuxième de cette année. Que penseront de moi les siècles futurs! (Regardant Véronique avec colère.) La peste soit de la carogne! (A part.) Des sujets qui ne savent pas même leur rôle! Autant vaudrait... (A Nuremberg.) Nuremberg? (Colombe se couvre le visage avec les mains pour se mettre de nouveau à pleurer. Au moment où elle va répondre, entre en scène un négrillon vêtu de rouge, qui arrive en courant.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN NÉGRILLON.

LE NÉGRILLON, accourant, tout effrayé.

Ah!... ah! mon duc! ah! seigneur duc!

SATURNE.

Qu'y a-t-il? quoi? que veux-tu dire?

LE NÉGRILLON.

Seigneur duc, c'est un Turc!

SATURNE, avec effroi.

Un Turc!... où cela un Turc?

LE NÉGRILLON.

Un Turc qui débarque sur le rivage et qui accourt vers le palais.

SATURNE, même jeu.

Un Turc, dis-tu, et comment est-il ce Turc?

LE NÉGRILLON.

Seigneur, c'est un Turc comme un autre.

SATURNE, terrifié.

Un Turc comme un autre! c'est extraordinaire... Nuremberg?... Ah! mon Dieu! le voilà! (Un Turc entre gravement. Saturne semble le reconnaitre) Eh!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN TURC.

ZINZOLIN, semblant, lui aussi, reconnaitre le Turc.

Eh!

SFORZANDO, même jeu.

Eh!

LE GRAND TABELLION, même jeu.

Eh!

LE GRAND FELD-MARÉCHAL, même jeu.

Eh!

VÉRONIQUE, se jetant dans les bras du Turc.

Eh! c'est feu mon pauvre Procope!

SFORZANDO, *désappointé.*

Par tous les diables, oui! C'est feu Procope!

ZINZOLIN, *au comble de la joie.*

Ah! vive le ciel! c'est feu Procope!

SATURNE, *étonné.*

En effet, Nuremberg, c'est bien feu Procope!

PROCOPE, *ravi de l'accueil.*

Eh! oui, c'est feu Procope! feu Procope lui-même! feu Procope en personne! Mais ce n'est pas sans peine! Figurez-vous...

VÉRONIQUE, *l'interrompant.*

Ah! mon pauvre Procope, contrairement à la coutume vous me voyez ravie de ce que vous n'êtes pas mort!

COLOMBE, *se jetant elle aussi dans les bras de Procope.*

Ah! mon père Procope, que vous faites bien de n'être pas mort!

ZINZOLIN, *se jetant à son tour dans les bras de Procope, mais tout en faisant semblant de l'embrasser n'embrassant que Colombe.*

Ah! mon beau-père Procope, que je vous sais de gré de n'être pas mort!

LES OFFICIERS DE LA COURONNE.

Oui, seigneur Procope, cela est très-intelligent à vous de n'être pas mort!

SATURNE.

En effet, seigneur Procope, vous méritez une récompense pour n'être pas mort!

PROCOPE, ahuri.

Assurément, cela est admirable à moi de n'être pas mort. Mais c'est toute une histoire! Figurez-vous...

SATURNE, l'interrompant.

Non, non, tu leur diras cela plus tard.

LE GRAND FELD-MARÉCHAL, voyant qu'il reste bouche béante.

Oui, oui, vous leur direz cela plus tard.

COLOMBE ET ZINZOLIN, voyant qu'il tient toujours la bouche ouverte et croyant qu'il veut parler.

Non, non, vous nous direz cela plus tard.

PROCOPE, ahuri.

Bien, bien, je vous dirai cela plus tard.

SATURNE, à Nuremberg, radieux.

Nuremberg, tu me vois resplendir de joie. Ce digne homme sauve entièrement la situation. Reprenons promptement le libellé de cette affaire. — Écris. (Nuremberg décroche son immense portefeuille et se met en devoir d'obéir.) — « Attendu que le sieur Procope n'est pas mort; attendu que cette particularité, d'ailleurs insignifiante en elle-même, acquiert, grâce aux circonstances présentes, les proportions d'un

événement ; attendu qu'elle tire la justice grand-ducale d'une difficulté des plus pénibles ; que par là et pour ce le sieur Procope a mérité les plus grands honneurs ; par ces présentes, nommons ledit sieur... » (A Procope.) Sais-tu le turc ?

PROCOPE.

Mal, seigneur duc !

SATURNE.

Tant pis ! Enfin, le turban te coiffe bien, c'est énorme ! (A Nuremberg, dictant.)... « nommons ledit sieur préfet du Nil *in partibus*. »

PROCOPE, stupéfait.

Moi! seigneur duc!... moi, préf...

SATURNE, l'interrompant.

Oui, oui, on te dira pourquoi plus tard.

COLOMBE, ZINZOLIN ET VÉRONIQUE.

Oui, oui, nous vous dirons pourquoi plus tard.

LE GRAND TABELLION, voyant qu'il reste, comme précédemment, bouche béante.

Oui, oui, on vous dira pourquoi plus tard.

PROCOPE, abasourdi.

Bien, bien, vous me direz pourquoi plus tard.

SATURNE, à Zinzolin.

Quant à toi, vidame, on t'a offert le choix entre la mort et Véronique, n'est-ce pas ?

ZINZOLIN.

Oui, Altesse.

SATURNE.

Et tu as opté pour Véronique. C'est du courage et du meilleur. Tu es trop brave pour rester chambellan, je te pousserai dans l'armée. Chacun est satisfait, je présume.

SFORZANDO, avec un ton de reproche.

Ah! monseigneur!

SATURNE, à Sforzando.

C'est juste, je t'oubliais, sénéchal. Ton grand faible pour les primeurs est incompatible avec tes fonctions. Je te casse aux gages...

SFORZANDO, stupéfait.

Moi, Altesse!

SATURNE.

Je te casse aux gages et te nomme directeur de mon Conservatoire.

SFORZANDO, au comble de la joie.

Ah! monseigneur!

SATURNE, ôtant son chapeau.

Et maintenant, messieurs... (Les officiers, pensant que Saturne les congédie, font un pas pour sortir. Saturne les rappelle.) Eh bien! messieurs, eh bien! et les usages? Pourquoi donc croyez-vous que je vous stipendie? (Il agite son chapeau en l'air, chacun vient reprendre sa place et crie avec Saturne, qui donne le signal.)

LES OFFICIERS, criant.

Vive le duc Saturne!

SATURNE.

A la bonne heure! Nuremberg, l'émotion m'a guéri du rhume, et je suis sec comme un coup de bâton. Qu'en penses-tu?

NUREMBERG, s'inclinant.

Altesse!

PROCOPE, à Véronique.

Ainsi donc, pour reprendre, c'est toute une histoire. Figurez-vous...

COLOMBE ET ZINZOLIN.

Non, non, vous nous direz cela plus tard.

VÉRONIQUE.

Oui, oui, vous nous direz cela plus tard.

PROCOPE.

Bien, bien, je vous dirai cela plus tard. (Saturne, qui est devant, entendant radoter Procope, se retourne et lui jette un regard de mépris; Procope se trouble, pâlit, et pour reprendre contenance crie :) Vive le duc Saturne!



PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1957]



